

LA PHRASE URBAINE

Fiction & Cie



Jean-Christophe Bailly
LA PHRASE URBAINE
essai

Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

© Éditions Christian Bourgois pour la préface de Jean-Christophe
Bailly à *Brooklin existe* de James Agee reprise des pages 239 à 244 de
la présente édition

ISBN 978-2-02-110791-3

© Éditions du Seuil, mars 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Introduction

En 1992 puis en 2001 j'avais déjà eu l'occasion de réunir en volume un certain nombre des textes que j'avais écrits sur la ville, l'urbanisme et l'architecture. Les deux éditions¹ étaient différentes l'une de l'autre, entre elles quelque chose avait bougé, la forme du livre imitant de la sorte l'évolution constante de celle de la ville ("plus vite, hélas..."). Avec ce nouveau livre, le changement est encore plus manifeste, il est même si grand que j'ai éprouvé le besoin de modifier aussi le titre, passant donc de *La Ville à l'œuvre* à *La Phrase urbaine*. La moitié seulement de ce nouveau recueil est composée de textes ayant figuré dans l'une ou l'autre édition (ou les deux) de *La Ville à l'œuvre*. L'autre moitié, inédite en volume, reprend des textes écrits au cours des dix dernières années.

De la sorte les textes ici rassemblés, du plus ancien

1. Respectivement aux Éditions Jacques Bertoin (en 1992) et aux Éditions de l'Imprimeur (en 2001).

(« La grammaire générative des jambes ») au plus récent (« Pour une architecture réintégrée »), couvrent une période de trente années. Leur origine comme leur nature peuvent être assez différentes, oscillant de formes d'écriture glissée à des tentatives de définition, et passant de l'intervention publique ou critique à la simple caractérisation, voire à la notation et à la rêverie. Leur commun dénominateur est la ville ou plutôt ce qu'il faudrait appeler l'effet ville : ce que la ville fait et ce qui la fait – mais aussi ce qui la défait. La forme même du livre – un essai divertissant en archipel – le retranche de toute prétention au traité, et ce n'est aucunement à une image de la ville qu'il cherche à aboutir : au contraire, la diffraction est permanente, et grande serait plutôt la tentation de laisser se former une image kaléidoscopique ou, plus dynamiquement, une suite de plans alternant panoramiques et séquences furtives. C'est d'ailleurs pour une telle question de montage que l'ordre chronologique n'a finalement pas été intégralement conservé.

La ville apparaît aujourd'hui, et à l'échelle du monde, comme un puzzle dont les pièces ne s'ajoutent pas forcément et dont il serait vain d'attendre qu'elles puissent toutes ensemble configurer une image un tant soit peu stable. Pourtant, dans ce désordre ou ce *shift* permanent, c'est bien davantage qu'un fantôme qui subsiste. Que les villes écrivent aujourd'hui d'autres phrases que celles de l'ère de leur constitution et de leur venue, que quelque chose d'autre que la forme-

labyrinthe ou l'élongation prosodique advienne en elles et autour d'elles, c'est là ce qui s'impose à quiconque divague un peu de par le monde, mais c'est aussi ce qui est à interroger : quelles sont les phrases urbaines qui s'écrivent aujourd'hui ? Quelle est ou devrait être leur syntaxe ? Sommes-nous capables de les lire ?

Cette interrogation se tend sous le livre comme son fil conducteur, et elle entraîne dans son mouvement la relation tendue, souvent opaque et parfois quasi inamicale de la ville et de l'architecture. Là où l'on songerait spontanément à un accord quasi musical (quelle qu'en soit la tonalité), on assiste plutôt à un écart – la ville se propageant selon une logique agglutinante non maîtrisée, tandis que l'architecture s'enchanté de la maîtrise d'objets indifférents envisagés comme de purs implants. Sans doute à une telle extrémité de l'écart tout n'est-il pas réduit – le plus intéressant est même tout ce qui a lieu autrement, tout ce qui tend à faire coïncider l'architecture et la ville, en un échange savant et bricolé.

On trouvera toutefois rarement dans ces pages évaluations ou jugements. Il ne s'agit pas d'un livre de critique architecturale. Ni d'ailleurs d'un manuel, la promenade n'a pas besoin d'être enseignée. Il se trouve que, familier des chantiers dès l'enfance (mon père étant entrepreneur), j'ai toujours porté aux formes et aux matières du bâti, comme passant et comme voyageur, une attention soutenue, et toutes les colorations d'une pensée politique fondée sur l'idée d'une

autre vie possible ont toujours pris pour moi, de façon quasi spontanée, la forme d'un rêve d'architecture. Même si j'ai enseigné pendant quinze ans l'histoire du paysage à l'École nationale supérieure de la nature et du paysage de Blois, je n'ai en vérité pas d'autre formation que celle de ces promenades discontinues, émerveillées ou éreintantes à travers les villes dont je collectionne les plans et les noms – promenades dont je ne me lasse pas, et dont ce livre dérive.

Que tous ceux – trop nombreux pour pouvoir être cités – qui ont été à l'origine des textes reproduits ici, soit qu'ils en aient été les commanditaires, soit que leur conversation et leur amitié en aient fourni les matériaux ou densifié les contenus, soient remerciés.

Enjeu

La ville : derrière l'usage générique de ce nom se profile toujours plus ou moins et qu'on le veuille ou non le fantôme d'un idéal perdu, sans doute imaginaire, mais que tout geste de fondation tend à relancer. La cité grecque, fondatrice de la démocratie, de l'*idée* de démocratie, ou la ville médiévale qui, maquette d'elle-même, pouvait tenir dans le creux d'une main, offerte au Dieu omniprésent dont elle avait le temple en son sein, ou encore la ville classique en tant qu'elle fut le paradis et le paradigme de l'autoreprésentation, ou encore également la ville-caravansérail, l'oasis, la médina, la ville impériale au plan en damier de l'Extrême-Orient ancien... Dans tous les cas, avec ou sans murailles, selon leurs traits distincts et avec les conflits qui les travaillaient, les ruinaient parfois, de telles villes pouvaient être dites "la ville", c'est-à-dire une entité, une ponctualité, c'est-à-dire un corps, c'est-à-dire une limite, c'est-à-dire enfin, pour nous désormais, une légende.

Car la première chose que l'on puisse dire de la ville contemporaine, de la ville telle qu'elle vit et se déploie sous nos yeux, c'est qu'elle n'est pas ainsi, qu'elle n'est plus une unité intégralement composée, qu'elle n'est plus un corps qui sent et perçoit sa limite. Engagé dès la révolution industrielle, ce mouvement d'illimitation et d'effacement des bords a pris depuis la Seconde Guerre mondiale, en s'accélégrant, la forme (si c'en est une – et là est toute la question) d'une fuite en avant.

En étendant sans cesse son emprise et jusqu'au-delà d'elle-même par les voies et les accès qui la relie aux autres villes, la ville en est venue, et ce n'est une nouvelle pour personne, à se perdre, mais comme on se perdrait dans un bois qu'on a soi-même planté. Les contrats et les systèmes d'inclusion-exclusion qui la formaient se délittent – ce qui ne veut pas dire que ces anciens contrats ou systèmes étaient bons – mais simplement, désormais, tout se passe comme s'il n'y avait plus de contrat du tout.

Ce paysage, car c'en est un, ce paysage abandonné est notre paysage. De quelque manière et à quelque échelle qu'on l'aborde, il s'impose comme une masse composite aux traits flous et aux prises incertaines. Il a beau avoir été programmé, décrit, appréhendé, tout se passe comme si aux grosses flèches des schémas directeurs il répondait par la multitude de flèches d'un jeu de pistes morcelé et insaisissable.

Si la ville est encore un corps en son cœur, dans

son centre, c'est alors avec des bras trop longs, ballants, qui l'épuisent, c'est avec des prothèses qui font semblant de bouger, sans parvenir à agripper sa matière.

Inutile ici de relativiser ou de faire, comme on dit, la part des choses, cette exténuation du corps de la ville, malgré un art poussé du maquillage, est un phénomène généralisé. Dès lors, la "politique de la ville", inaugurée pour répondre à cette fatigue ou à cette crise, doit bien voir qu'elle ne peut que constituer un chantier global, quelque peu effrayant par ses dimensions, en tout cas plus vaste (et plus passionnant) que la somme de tous les "grands travaux" réunis. Un chantier qui a à prendre en compte la totalité du paysage actualisé, c'est-à-dire le centre, la périphérie, les espaces intermédiaires, le passé comme le présent, ce qui a l'air d'aller bien comme ce qui ne fonctionne pas : en un seul tableau le bon et le mauvais gouvernement mêlés, pour reprendre, depuis son fonds aristotélien, l'opposition que magnifient les fresques d'Ambrogio Lorenzetti à Sienne.

De ce mixte de forme et d'informe, d'ancien et de neuf, de protégé et de délaissé, il semble tout naturel de vouloir faire à nouveau un corps, un corps ayant la sensation d'en être un en toutes ses parties. Ici slogans et métaphores abondent, dans le monde suave de la bonne volonté : tissage du lien social, citoyenneté active, partage, services, espace public qualifié et concertant, chacun sera d'accord pour en faire des buts vers lesquels il faut tendre.

Mais plus s'étend la clarté d'un "il faut" ou d'un "il faudrait" et plus persiste et s'étend l'opacité d'un "il n'aurait pas fallu", tandis qu'à côté de franchises remises en cause continuent les basses œuvres du n'importe comment et de la spéculation.

Face à ce chantier problématique, à peine ouvert, la situation de l'architecture n'est pas simple, puisqu'elle est à la fois du côté des accusés et à l'origine des accusations, puisqu'on lui prête tous les torts tout en lui suggérant d'être le grand remède.

Ce qui saute aux yeux, c'est qu'il y a continûment écart entre l'architecture qui (se) raconte son histoire, avec ses grandes œuvres et ses grandes ruptures, et la ville qui, parallèlement, perd la sienne. Ce qui se présente à nous aujourd'hui dans une distorsion tragique – l'opposition entre les grands projets dispendieux et la dérive des cités (au nom si paradoxal) – relève d'une fracture aussi ancienne que l'architecture elle-même : toujours face aux palais somptueux il y a eu des chaumières dont les toits s'écroulaient. Mais ceci ne justifie rien, n'implique aucune fatalité. Si nous avons à parler de la ville, de la ville entière, nous ne pouvons que dresser un diagnostic inquiet. Si nous avons à parler de l'art de l'architecture, de l'architecture comme art, nous n'aurions aucune peine, par contre, à nous reconforter en produisant une liste, plus ou moins longue selon les jugements, de bâtiments beaux et intéressants construits récemment.

Simple est le constat : trop rarement s'effectue la

rencontre entre l'art d'architecture et la ville. Nous sommes restés à bien des égards, et surtout en France, dans une logique du monument indexée sur une infrastructure exhibée, dans un ordre symbolique dont la politique des "grands travaux" aura été l'orchestration bruyante. Or c'est de cela à mon sens qu'il faut sortir. En remplaçant l'idéologie des grands chantiers et le pharaonisme républicain par un travail constant, continu et divers, par des milliers de travaux et de chantiers de toutes tailles. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le penser, d'une perte d'ambition, mais au contraire d'une ambition plus grande et qui aurait le sens d'une incitation à penser la ville et à la faire, tout comme celui d'un déploiement d'architecture sans précédent.

Ce "très grand chantier", si on peut l'appeler ainsi, quitte à sacrifier ironiquement à une rhétorique dont on espère qu'elle est caduque, il ne faut pas se le représenter comme une extension pure et simple de l'emprise urbaine, mais comme un travail de reprise. Ce n'est pas le modèle de la croissance qui convient à la ville aujourd'hui, c'est celui de la guérison, celui du souci qui prend soin : à ce qui étouffe donner de l'air, à ce qui tombe procurer des appuis, à ce qui se défait offrir des cadrages et des nœuds.

Aucune solution magique n'existe, mais entre un inventaire des manques et une typologie fine et détaillée des plénitudes existent des passerelles qu'il suffit de tendre. Ce dont il est question, ce n'est pas d'une typologie idéale plus ou moins calquée sur l'image

patrimoniale des centres anciens, ni d'une panoplie d'éléments formateurs tout prêts à fonctionner, mais d'un travail à faire à partir de l'existant, tel qu'il est, avec sa vitalité comme avec son désarroi. Un tel retournement de la méthode d'approche implique le mouvement le plus difficile, qui est d'aimer l'existant, de l'aimer hors de toute posture compassionnelle, non pour ce qu'il est ou parce qu'il est, mais pour ce qu'il ouvre, et qui est ce chantier dont je parle.

Refaire du corps là où il n'y a eu que des prothèses, faire surgir du tissu là où les mailles ont été inexistantes ou se sont relâchées, détruire progressivement par des enclaves et des greffes les effets pervers du zonage, intensifier les liaisons entre les différentes parties du corps urbain, tout cela constitue un seul et même mouvement de reprise, qui se décide et se décline en une infinité d'interventions et d'échelles. Ce mouvement n'est ni un travail d'imitation ni une exportation des effets de centre vers la périphérie, il doit avoir le sens et la vertu d'une invention s'infiltrant dans ce qui est pour le convertir et le relever. À cette condition seulement pourront devenir effectifs cette sorte de polycentralité ou ce réseau tendu de faubourgs qui se dessinent comme la perspective vitale des villes de demain.

Nous devons nous représenter la violence de cette mutation, autrement dit tous les obstacles politiques, sociaux, juridiques, administratifs qu'elle a à lever,

tous les stockages d'inertie et les féodalités qu'elle a à affronter.

Les oreilles rebattues par les lendemains qui chantent et qui ont chanté si faux, nous ne pouvons envisager l'atmosphère de ce grand chantier dans le climat des "bâisseurs" qui fut celui de l'idéologie du progrès sous toutes ses formes, bourgeoise ou prolétarienne, radieuse ou disciplinée. Par contre, nous pouvons facilement imaginer l'enjeu qu'un tel mouvement de réinvention constituerait pour l'architecture elle-même, en tant qu'elle est un art et, parmi les arts, celui qui pousse le plus loin et de façon quasi tactile le plaisir de la variation.

Le paysage urbain actuel est comme une pseudo-phrase formée de mots distendus et impropres, de verbes non conjugués, d'accords qui ne sont pas faits. Tout se passe comme si l'on avait disposé les uns à côté des autres des infinitifs et des substantifs, en ajoutant ici et là quelques épithètes décoratives. Or la ville est avant tout un phrasé, une conjugaison, un système fluide de déclinaisons et d'accords. Ce sont ces phrases et ce phrasé qu'il faut retrouver : passer d'un langage stocké ou empilé à un langage parlé, inventer la grammaire générative de l'espace urbain, telle est, il me semble, la tâche qui vient, faite d'une infinité de petites, moyennes et même grandes flexions, séquences et trouvailles. En un mot une poétique. Et en un autre, mais c'est exactement la même chose depuis les Grecs, une politique.

La grammaire générative des jambes

Trastevere... Fleet Street... Fasanenstrasse... Ruelle de l'Esprit... Campo San Barnaba... Talcahuano... Canal Street... Vico Road... Impasse des Beaux-Yeux... Plaza de Cibeles... Oulitsa Machkova... Rua do Alecrim... Omotesandō... Rue de Pali-Kao... Rue du Soleil-Levant... Brick Lane... Syntagma... Grand Passage... Passage Pommeraye... Kudan Kita... Catalans... Beauséjour... Abbaye de la Cambre... Pimlico... Euclid Avenue... Dorsoduro... Carouge... Rue des Enfants-Morts-Sans-Âmes... Drottninggatan... Vali Asr... Banchang Hutong... Lake Shore Drive... Via Chiaia... Philosophenweg... Via Laietana... Embarcadero...

Qu'y a-t-il entre ces noms ? À quoi ouvre une telle liste, sinon à d'autres noms et à d'autres listes, sans fin, sous les pas comme à la clarté des lampes ?

Ce sont des noms en position d'arrêt, des pauses, des stations (tramway en folie qui irait d'un bout à l'autre du monde, diapositives dans la chambre, panoramas admirés d'un point de vue, forêts de sens éprouvées de l'intérieur), mais le train, comme on dit, s'ébranle : un grand train de mots passant sur les bruits, les odeurs – camions, rideaux, cafés, objets –, une démarche qui s'en va, une tête qui roule...

Autour des noms de lieux, des villes de phrases arrachées en bandelettes comme si le corps urbain tout entier était une grande momie – chacun emportant sa part du trésor, chacun appliquant sa grille aux hiéroglyphes du coffret grand ouvert...

Une ville est une langue, un accent. Comme on lance en l'air des mots avec sa voix, on déploie ses pas en avançant dans l'espace et quelque chose se définit peu à peu et s'énonce. Les noms prennent place au sein d'une phrase ininterrompue qui s'en va au loin ou revient sur ses pas. Grammaire générative des jambes. Oui, la pensée vient en marchant, loin des hommes comme dans leur monde, et Nietzsche avait bien raison d'injurier Flaubert¹. Oui chaque ville est une langue que l'on apprend et que l'on parle, une langue où s'affrontent sans fin le jeu d'un sens libre

1. « On ne peut penser et écrire qu'assis » (Gustave Flaubert). – « Je te tiens, nihiliste ! Être cul-de-plomb, voilà par excellence le péché contre l'esprit ! Seules les pensées que l'on a en marchant valent quelque chose » (Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1974, VIII, 1, p. 66).



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013. N° 108831
IMPRIMÉ EN FRANCE